LIRE MARX ET ENGELS EN AFRIQUE NOIRE AUJOURD'HUI : L'HISTOIRE COMME L'ACTION DES HOMMES ET NON DES DIEUX

Symphorien NGUEMA EZEMA
École Normale Supérieure, Libreville (Gabon)
nguemaezemas@yahoo.fr
et
EBANG ELLA
École Normale Supérieure, Libreville (Gabon)
docteurebang@gmail.com

Résumé : Ce projet d'article vise non seulement à revisiter la pensée de Marx, mais surtout à interroger chez cet auteur la notion d'histoire. L'objectif étant d'introduire une articulation nouvelle entre la conception marxienne de l'histoire et les problématiques politique, économique, religieuse et démographique auxquelles l'Afrique noire contemporaine est confrontée. Il ne s'agit donc pas d'une analyse purement théorétique. Car, notre projet vise, certes, à présenter la définition de l'histoire chez Marx, mais surtout à démontrer en quoi celle-ci est en inadéquation absolue avec les conceptions africaines actuelles qui, imprégnées de croyances religieuses (chrétienne et musulmane notamment), tendent à faire de l'histoire une activité des dieux ou encore de Dieu. L'homme dans ces conditions étant en quelque sorte une victime de l'histoire qui se déroule selon un plan préalablement établi. Cette conception qui n'est pas typiquement africaine était d'ailleurs déjà défendue par Emmanuel Kant dans *Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique*. Il y écrivait : « Les hommes pris isolément, et même des peuples entiers, ne songent guère au fait qu'en poursuivant leurs fins particulières, chacun selon son avis personnel, et souvent l'un à l'encontre de l'autre, ils s'orientent sans le savoir au dessein de la nature, qui leur est lui-même inconnu comme à un fil conducteur, et travaillent à favoriser sa réalisation ; ce qui, même s'ils le savaient, leur importait assez peu » (2009 : 8). La position marxienne tranche avec une telle conception. Pour Marx, l'histoire est une production des hommes. Ou encore, elle est le résultat de la lutte des hommes ; ce sont eux qui la font. En souhaitant participer à la vulgarisation de la pensée de Marx, cet article s'inscrit dans la déconstruction des mythes qui font encore de l'histoire en Afrique une affaire des dieux (ou de Dieu) alors qu'elle devrait être regardée comme l'action des hommes.
Mots-clés : Marx, Histoire, Lutte, Hommes, Dieux, Dieu.

READ MARX AND ENGELS IN BLACK AFRICA TODAY: HISTORY AS THE ACTION OF MEN AND NOT OF GODS

Abstract : This draft article aims not only to revisit Marx's thought, but above all to question this author's notion of history. The objective being to introduce a new articulation between the marxian conception of history and the political, economic, religious and demographic issues facing contemporary black Africa. This is therefore not a purely theoretical analysis. Because our project aims, certainly, to present Marx's definition of history, but above all to demonstrate how it is in absolute inadequacy with current African conceptions which, imbued with religious beliefs (christian and muslim in particular), tend to make history an activity of the gods or even of God. Man in these conditions is in a way a victim of history which unfolds according to a previously

established plan. This conception, which is not typically african, was already defended by Emmanuel Kant in Idea of a universal history from a cosmopolitical point of view. He wrote there: « Men taken individually, and even entire peoples, hardly think of the fact that in pursuing their particular ends, each according to his personal opinion, and often against each other, they unknowingly orient themselves to the design of nature, which is itself unknown to them like a guiding thread, and work to promote its realization; which, even if they knew it, mattered little to them » (2009: 8). The marxian position contrasts with such a conception. For Marx, history is a production of men. Or again, it is the result of the struggle of men; they are the ones who make it. By wishing to participate in the popularization of Marx's thought, this article is part of the deconstruction of the myths which still make history in Africa a matter of the gods (or of God) whereas it should be seen as the action of men.
Keywords: Marx, History, Struggle, Men, Gods, God.

Introduction

La fin de l'État est, non pas la confiscation du pouvoir politique par une minorité, mais plutôt la mise en place d'éléments de transformation des conditions de vie des citoyens afin de permettre à ceux-ci d'assurer, comme dirait Hobbes dans le *Léviathan*, « leur propre préservation et plus de satisfaction dans [leur] vie » (2000 : 282). En d'autres termes, et des philosophes du contrat tels que John Locke et Jean-Jacques Rousseau soutiennent cela, le but de l'État est la mise en place, au profit des individus, de conditions politique et économique favorables à leur épanouissement. L'État est donc d'abord institué ou encore sa « génération », pour reprendre une formule hobbesienne, n'a pu avoir lieu qu'en vue de garantir, non seulement la sécurité de tous, mais surtout le bonheur des particuliers. Malheureusement, dans certains pays d'Afrique noire, les dirigeants politiques au pouvoir, au XXIe siècle encore, ont souvent tendance à regarder l'État comme, pour reprendre le mot de Rousseau dans le *Discours sur l'origine et le fondement des inégalités parmi les hommes*, « un bien de famille » (1971 : 228) et à se « regarder eux-mêmes comme les propriétaires de l'État (…) » (1971 : 228).

Sur cette question de la fin de l'État, comme sur tant d'autres à l'instar de la production de la richesse, de la répartition des richesses, de la démocratie, de l'État de droit…la redécouverte des thèses marxiennes, tout en inspirant nos imaginaires politiques et intellectuels, peut féconder les postures émancipatrices africaines face aux luttes en cours. Il en est ainsi de la notion d'histoire. Qu'est-ce que l'histoire chez Marx et Engels ? Est-il utile, encore aujourd'hui en Afrique noire, de lire ces deux auteurs et de s'en inspirer sur la question particulière de la conception de l'histoire ? Sans être exhaustif, signalons que Karl Marx et Friedrich Engels répondent à la première interrogation[1] dans *L'idéologie allemande*, *Le Manifeste du parti communiste* ou encore dans *La Guerre Civile en France*. Nous aurons l'occasion de revenir sur la conception marxienne de l'histoire. Mais d'ores et déjà nous pouvons noter que pour eux, l'histoire n'est pas une abstraction. Elle n'est pas une idée. Elle est l'action effective de l'humanité au travers de générations successives sur le « terrain réel » (2003 : 64) ou encore sur la « base terrestre » (2003 : 51) afin de produire des biens en vue de satisfaire à ses besoins. Marx et Engels écriront à cet effet dans *L'Idéologie allemande* :

[1] Celle portant spécifiquement sur la conception de l'histoire.

> Pour vivre, il faut avant tout manger et boire, se loger, se vêtir et bien d'autres choses encore. Le premier acte historique c'est donc la production des moyens pour satisfaire ces besoins, la production de la vie matérielle elle-même. C'est un acte historique, une condition fondamentale de toute histoire qu'on doit remplir jour par jour, heure par heure, aujourd'hui comme il y a des milliers d'années, simplement pour maintenir les hommes en vie (2003 : 50).

Intitulé *Lire Marx et Engels en Afrique noire aujourd'hui : l'histoire comme l'action des hommes et non des dieux*, cet article poursuit l'ambition d'établir des passerelles heuristiques entre les défis contemporains auxquels les États africains sont confrontés en termes de souveraineté, de démocratie de production et de répartition de la richesse et les analyses marxiennes en la matière. Pensée largement galvaudée et mésinterprétée du fait, *a postériori*, de sa proximité idéologique avec les thèses léniniennes et (surtout) les pratiques politiques staliniennes, la pensée de Marx et Engels mérite pourtant que nous nous y arrêtions afin d'y exhumer et interroger ce qu'elle peut nous offrir dans le contexte actuel. En ce début du XXIe siècle, alors que des mutations géopolitiques profondes traversent le monde[2], l'Afrique noire, région dans laquelle les conquêtes intellectuelles et socio-politiques sont largement en retard[3], pourrait s'en inspirer, la réarticuler, afin de bâtir la *superstructure* émancipatrice qui permettrait l'édification d'États modernes offrant à chacun de leurs citoyens les conditions optimales de réalisation de leur personnalité. Cependant, qu'est-ce que l'histoire chez Marx et Engels ? En quoi la conception de l'histoire de ces deux auteurs peut-elle encore[4] inspirer les luttes émancipatrices africaines ? Ce sont les deux interrogations constituant l'ossature de notre réflexion.

1. La notion d'histoire chez Marx et Engels

1.1.La question de l'histoire dans les analyses marxiennes

L'histoire occupe une place importante dans les analyses de Karl Marx et de Friedrich Engels. Elle constitue en filigrane le point de départ de toute leur réflexion. Elle

[2] Nous pensons notamment ici aux rivalités américano-russes (en Ukraine, au Niger…), aux rivalités sino-américaines (à Taiwan en particulier, mais dans la région Asie-Pacifique en général), à la dédollarisation des économies mondiales, et à la perte d'influence française en Afrique.

[3] Dans les classements internationaux (à l'instar du classement PISA), les universités africaines, les Grandes Écoles, de même que les systèmes éducatifs africains, ne brillent pas particulièrement.

[4] L'adverbe de temps « encore » utilisé ici n'est pas anodin. Il indique le fait que la pensée de Marx et Engels avait déjà inspiré les mouvements de libération africaine, notamment au moment des luttes d'indépendances. Ainsi, que ce soit en Angola, au Bénin, au Ghana, en Guinée, au Mali, Sénégal, en Tanzanie en Zambie… des idées issues de la pensée marxienne (comme celles de l'égalité sociale, de l'autosuffisance, de la planification économique, de l'usage de la violence des colonisés en réponse à la violence des colonisateurs…) sous-tendaient déjà les luttes émancipatrices africaines. L'on parlera même de *socialisme africain* avec Agostinho Neto, Modibo Keita, Jomo Kenyatta, Kenneth Kaunda, Julius Nyerere, Senghor, Samora Machel, Sékou Touré…

On l'oublie souvent mais même Nelson Mandela, selon ses mots, a été *séduit* par les thèses marxistes comme il le déclara le 20 avril 1964 lors du procès au cours duquel le président Wet le condamna le 12 juin 1964 à la détention à perpétuité. Mandela dira : « Il est exact que l'ANC et le Parti communiste ont souvent collaboré, mais cette collaboration ne signifie pas identité […] J'ai toujours pensé que j'étais d'abord un patriote africain. Certes, le concept de société sans classes me séduit. Cette conception provient de ma lecture d'ouvrages marxistes (…) » cf. Soudan (François), *Mandela l'indomptable*, Paris, Jeune Afrique, 1987, p. 147.

est le *nexus* sur lequel se greffent leurs critiques du système capitaliste, du droit, de la religion, et même de la philosophie hégélienne. Elle est également l'espace dans lequel devrait se manifester l'idéal de justice, de liberté et d'égalité qu'ils portent et défendent : c'est-à-dire le communisme. Chez Marx et Engels, l'histoire n'est pas une abstraction. Elle se définit comme, de manière empirique, continue, la somme des actes de production[5] individuelle et collective se déroulant dans le « monde sensible » (2003 : 47) ou encore dans l'espace et le temps.

Pour Marx et Engels, au fondement de l'histoire, c'est-à-dire dès l'apparition « des premiers hommes » (2003 : 51), figure le « premier acte historique » (2003 : 50) qu'est la production de moyens de survie en vue de satisfaire ses besoins. A cet élément préjudiciel, peut-on dire, s'agrégera au cours du processus d'évolution, enrichissant ou complexifiant l'histoire, d'autres manifestations de « l'activité sensible et vivante des individus » (2003 : 50) telles que les références axiologiques, la superstructure politique, les rapports de production…que « chaque individu et chaque génération trouvent à leur arrivée comme des données » (2003 : 65).

En d'autres termes, pour Marx et Engels, l'histoire est un *continuum* au cours duquel une génération transmet à une autre un *héritage historique*, c'est-à-dire un ensemble de savoirs, de connaissances, de pratiques et de biens, qu'elle a reçus elle-même d'une génération précédente et que la génération qui reçoit transmettra à son tour à la génération suivante. Parmi les éléments de cet héritage transmis, Marx et Engels citent également « la somme de forces productives, de capitaux et de formes d'échange social » (2003 : 64).

La génération qui reçoit cet héritage historique ne le transmet pas à son tour dans l'état dans lequel elle l'a reçu. Elle l'utilise, le modifie, l'améliore ou pas, selon les exigences de son temps et de la société dans laquelle elle vit, avant de le transmettre à son tour. C'est clairement ce que nos auteurs expriment ici :

> L'histoire n'est rien d'autre que la succession des générations dont chacune exploite les matériaux, les capitaux, les forces productives légués par toutes les générations précédentes ; c'est pourquoi chaque génération continue, d'une part, l'activité transmise dans des circonstances changées, et, d'autre part, elle modifie les anciennes circonstances par une activité complètement différente (2003 : 59).

Ils précisent : « Ce sont également ces conditions de vie, trouvées par les générations successives, qui déterminent si l'ébranlement révolutionnaire, revenant périodiquement dans l'histoire, est ou n'est pas assez puissant pour renverser totalement les fondements de l'ordre établi entier (2003 : 65).

Cette présentation de l'histoire comme quelque chose de continuelle, c'est-à-dire comme une succession de générations en évolution, apparaît également dans *Le Dix-huit Brumaire de Louis Bonaparte*. Marx y relève :

« Les hommes font leur propre histoire, mais ils ne la font pas arbitrairement, dans les conditions choisies par eux, mais dans des conditions directement données et héritées du passé. La tradition de toutes les générations mortes pèse d'un poids très lourd sur le cerveau des vivants. Et même quand ils semblent occupés à se transformer, eux et les choses, à créer quelque chose de tout à fait nouveau, c'est précisément à ces époques de crise révolutionnaire qu'ils évoquent

[5] Le mot « production » utilisé ici est à prendre dans son acception générale en ce qu'il renvoie non seulement à la production matérielle des biens (des outils, des instruments…), mais également à celle d'idées (dimension intellectuelle) et des valeurs (dimension axiologique).

craintivement les esprits du passé, qu'ils leur empruntent leurs noms, leurs mots d'ordre, leurs costumes, pour apparaître sur la nouvelle scène de l'histoire sous ce déguisement respectable et avec ce langage emprunté » (1976 : 15).

C'est parce que l'histoire est un *continuum* pour Marx et Engels qu'ils estiment que c'est tout au long de cette dynamique que vont apparaître, au contact du « terrain réel de l'histoire » (2003 : 64), entre autres, des notions et concepts tels que le langage, la famille, la religion, la division du travail, la société civile et même l'État qu'ils définissent comme « la forme par laquelle les individus de la classe dominante font valoir leurs intérêts commun et dans laquelle se concentre toute la société civile d'une époque » (2003 : 100). Ils ajoutent :

> L'État moderne correspond à la propriété privée moderne ; les propriétaires privés en ont fait peu à peu l'acquisition au moyen des impôts, et il est tombé tout à fait entre leurs mains en vertu du système de la dette publique ; son existence dépend dorénavant complètement, par le jeu de la hausse et de la baisse des valeurs d'État à la Bourse, du crédit commercial que lui accordent les bourgeois, les propriétaires privés (2003 : 100).

Un exemple particulièrement intéressant qu'évoquent Marx et Engels pour corroborer leur point de vue sur le caractère évolutif de l'histoire dans l'espace et le temps est celui portant sur la notion de « société ». Pour eux, la première forme de société humaine fut la société tribale. Celle-ci, par le fait des aléas de l'histoire, c'est-à-dire de l'activité humaine, évolua ensuite en société antique qui, elle-même fut remplacée par la société féodale, avant que cette dernière ne soit remplacée à son tour par la société bourgeoise, celle dans laquelle vécurent Marx et Engels et qui concentra toute leur critique du capitalisme. Dans *Le Manifeste du parti communiste*, Marx et Engels établissent explicitement que cette forme de société (la société bourgeoise) a été construite sur la « *ruine* » (1998 : 74) de la société qui l'a précédée, c'est-à-dire de la société féodale. Ils soulignent : « Des serfs du Moyen Age sont issus des bourgeois hors les murs des premières villes ; de ces citoyens habitant en dehors des enceintes sont sortis les premiers éléments de la bourgeoisie » (1998 : 74).

C'est une thèse que Engels reprendra dans le *Socialisme utopique et socialisme scientifique* particulièrement lorsqu'il analysera l'articulation entre *le matérialisme du XVIIIe siècle et la Révolution française*. Il expliquera ainsi que cette révolution bourgeoise, c'est-à-dire la révolution française de 1789, « opéra une rupture complète avec les traditions du passé, elle balaya les derniers vestiges du féodalisme et créa, avec le *code civil*, une magistrale adaptation de l'ancien droit romain aux conditions du capitalisme moderne (…) » (1968 : 13).

Marx et Engels considèrent toutefois que par le fait de l'activité humaine, singulièrement de l'activité de la bourgeoisie qui est la classe dominante dans la société bourgeoise, notamment des contradictions sociales, politiques, économiques et juridiques que celle-ci maintient dans la société bourgeoise, cette dernière est appelée à être dépassée par la société socialiste qui elle-même sera substituée par la société communiste. Cette dernière étant, selon le mot de Jacques D'Hondt reprenant une expression marxienne, la société du « règne de la liberté » (1986 : 84). Dans les *Manuscrits de 1844*, Marx voyait dans le communisme la fin de l'aliénation ou encore de la libération de tous les hommes. Il écrivait déjà : « Le communisme est appropriation réelle de l'essence humaine par

l'homme et pour l'homme ; donc retour total de l'homme pour soi en tant qu'homme social » (1972 : 87).

L'élément fondamental qui, chez Marx et Engels, permet le passage ou encore la substitution d'une forme de société par une autre est, à nos yeux, les besoins ou encore l'évolution des besoins.

Marx et Engels situent pourtant eux-mêmes la notion de propriété au cœur des différentes formes de sociétés et de leurs transformations. C'est une analyse qu'ils effectuent dans *L'Idéologie allemande*. Ils expliquent clairement qu'au départ, c'est-à-dire dans la *société tribale*, la forme de propriété y était *la propriété tribale*. Ensuite, l'évolution de celle-ci en la *propriété communale et publique* a ouvert la voie à la naissance de la *société antique* et à la disparition de la *société tribale*. Lorsque la *propriété communale et publique* a évolué à son tour *en propriété féodale ou propriété dans le régime des ordres*, la *société antique* a disparu au profit de la *société féodale*. Enfin, dans la *société féodale*, lorsque la *propriété privée* remplaça dès le XVIe siècle la *propriété féodale ou propriété dans le régime des ordres*, apparu alors le règne de la bourgeoisie qui se matérialisa pleinement au XVIIIe siècle avec les débuts de la *société bourgeoise*. Il y a donc ici un rapport intime, non seulement entre la notion de propriété et la forme de la société, mais également entre cette notion de propriété et l'évolution de la société.

Certes la notion de propriété est centrale, mais, en lisant bien Marx et Engels, l'élément qui nous apparaît déterminant dans le processus historique qui s'enclenche et qui fait qu'on passe d'une société à une autre est, non seulement la notion de propriété, mais surtout celle des besoins. C'est cette notion qui produit et fait évoluer les différentes formes de propriétés. Les besoins créant non seulement de nouveaux besoins, mais également des conditions *historiques* (politique, économique, culturelle…) nouvelles, lorsque « le stade de développement économique » (1968 : 13) d'une société donnée, ne correspond plus aux besoins exprimés par la société, il se crée un antagonisme, une rupture, socio-économique et politique à l'intérieur de la collectivité qui contraindra à la production d'une nouvelle forme de société. Ce passage ne s'effectue toutefois pas de manière passive. Il se produit par l'effet de la lutte, de la résistance et de la défiance. C'est cette idée que Marx et Engels annonçaient lorsqu'ils écrivaient dès le début du *Manifeste du parti communiste* : « L'histoire de toute société jusqu'à nos jours est l'histoire de luttes des classes » (1998 : 73).

1.2.L'histoire : une production des hommes et non des dieux ou de Dieu

L'histoire possède chez Marx et Engels deux formes : une forme locale qui se déroule dans un « cadre national » (2003 : 54), possède une « conscience nationale (2003 : 54), et une autre forme « universelle » (2003 : 54) qui, elle, se déroule au niveau mondial et possède une « conscience universelle » (2003 : 54).

Sur la question particulière du capitalisme et de ses développements, l'histoire *universelle* est la conséquence de l'histoire *national* qui, par le développement du commerce, a exporté à travers le monde non seulement le mode de production économique bourgeois, mais également les éléments constitutifs qui le caractérisent et qui, déjà, selon Marx et Engels, dans la patrie d'origine du capitalisme qu'est

l'Angleterre[6], étaient source de misère, d'inégalités, de pénurie, d'aliénation. Cette extension du mode de production bourgeois au niveau mondial transforma la planète en un vaste « marché mondial » (2003 : 61) de souffrances et d'inégalités. Engels écrit dans les *Principes du communisme* :

> L'invention d'une nouvelle machine en Angleterre peut avoir pour résultat de condamner à la famine, en l'espace de quelques années, des millions d'ouvriers chinois. C'est de cette manière que la grande industrie a relié les uns aux autres tous les peuples de la terre, transformé tous les marchés locaux en un vaste marché mondial, introduit partout le progrès et la civilisation, et fait en sorte que tout ce qui se passe dans les pays civilisés doit nécessairement exercer ses répercussions sur tous les autres pays, de sorte que si, maintenant, les ouvriers se libèrent en Angleterre ou en France, cela doit entraîner comme conséquence des révolutions ouvrières dans tous les autres pays (1928 : 17).

C'est parce que les détenteurs de moyens de production ont *mondialisé* leur activité commerciale que Marx et Engels estiment que celle-ci ne pourra être détruite que par la solidarité et l'union, au niveau international, de ceux qui ne possèdent rien d'autre que leur force de travail : les ouvriers ou encore les prolétaires[7]. Marx et Engels terminent d'ailleurs à cet effet *Le Manifeste du parti communiste* par cette exhortation : « Les communistes […] travaillent partout à l'union et à l'entente des partis démocratiques de tous les pays […]. Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! » (1998 : 118-119).

Dans tous les cas, chez Marx et Engels, que ce soit dans sa forme *nationale* comme dans forme *universelle*, l'histoire est d'abord et toujours le fait des hommes ou encore de l'activité humaine. Elle est d'abord une production des hommes. Elle n'émane ni du fait des dieux, encore moins de leur volonté. Pour Marx, comme il le souligne dans son *Introduction à la critique de la philosophie du droit de Hegel* : « (…) La racine, c'est l'homme (…) » (2000 : 198). C'est cette opinion qu'il partagera avec Engels dans *La Sainte Famille.* Ils affirment :

> L'histoire ne fait rien, elle *ne possède pas de richesse énorme,* elle ne *livre pas de combats* ! C'est au contraire l'homme, l'homme réel et vivant qui fait tout cela, […] ; ce n'est pas *l'histoire* qui se sert de l'homme comme moyen pour réaliser, - comme si elle était une personne à part, - ses fins à elle ; elle n'est que l'activité de l'homme qui poursuit ses fins à lui (1972 : 116).

Cette conception de l'histoire comme la résultante de l'activité des hommes et non d'autre chose est explicitement une critique marxienne adressée à Hegel et à sa philosophie. Car la thématique de l'histoire est également largement abordée par Hegel dans des œuvres telles que *La raison dans l'histoire*, la *Phénoménologie de l'esprit* ou encore les *Leçons sur l'histoire de la philosophie.*

Dans *La raison dans l'histoire*, Hegel établit la complexité de cette notion en rappelant ce qui constitue, selon lui, les « trois manières d'écrire l'histoire » (1965 : 24)

---

[6] Engels effectue dans la *Situation de la classe laborieuse en Angleterre* une description particulièrement désastreuse des ravages provoqués par le capitalisme auprès des ouvriers anglais.

[7] Dans les *Principes du communisme* (page 11), Engels définit le prolétariat comme « la classe de la société qui tire sa subsistance exclusivement de la vente de son travail, et non de l'intérêt d'un capital quelconque, dont les conditions d'existence et l'existence même dépendent de la demande de travail, par conséquent de la succession des périodes de crise et de prospérité industrielle, des oscillations d'une concurrence sans frein. Le prolétariat, ou la classe des ouvriers, est, en un mot, la classe laborieuse de l'époque actuelle ».

et que nous présentons ici : *l'histoire originale*, *l'histoire réfléchie* et *l'histoire philosophique*. Ces *trois manières d'écrire l'histoire* sont, de la part de Hegel, trois manières de définir l'histoire.

La première, *l'histoire l'originale*, est celle qui concerne les historiens qui se sont attelés à décrire les actions, les évènements et les situations qu'ils ont, en tant que témoins oculaires, *personnellement* vécus. Nous nous situons là dans le registre d'un type de récit portant sur un passé ayant réellement eu lieu. Hegel classera dans cette catégorie des personnages tels qu'Hérodote, Thucydide, Xénophon, ou encore Polybe.

La deuxième, *l'histoire réfléchie*, que Hegel appelle aussi *l'histoire réfléchissante*, est celle qui porte sur les historiens qui traitent, selon ses mots, du « passé le plus reculé comme *actuel en esprit* » (1965 : 29). À cette catégorie appartiennent, toujours selon les mots du natif de Stuttgart, « tous ceux que nous considérons comme historiens » (1965 : 29). Si Hegel ne précise pas ce qu'il entend par cette dernière formule, nous pouvons cependant imaginer qu'il fait allusion aux spécialistes qui enseignent l'histoire ou encore les évènements qu'ils n'ont pas personnellement vécus.

La dernière, *l'histoire philosophique*, le mot histoire pouvant commencer ici par une lettre majuscule car il désigne l'histoire universelle, le devenir historique, est celle qui porte non sur l'étude du passé, mais sur, comme l'indique Hegel, celle de « […] l'Esprit qui demeure éternellement auprès de lui-même et ignore le passé […], qui […] guid [e] et continue de guider les évènements du monde » (1965 : 39). En d'autres termes, portant sur la connaissance du monde, sur la connaissance des mutations politiques, économiques, sociales, culturelles… qui s'y déroulent, *l'histoire philosophique* est celle qui permet de saisir l'Esprit, dans l'espace et dans le temps, « dans son rôle de guide » (1965 : 39).

Pour Hegel, l'histoire, portée par la dialectique, se définit comme une activité à travers laquelle la raison (ou l'esprit) universelle, se réalise ou s'autoréalise dans le monde, dans la temporalité et la spatialité, en opposition avec l'ordre naturel, poursuivant pour finalité la liberté humaine qui en constitue la fin, c'est-à-dire, non le terme, mais le but. Dans *Philosophie de l'histoire, Marx et Hegel*, Marion Doussot explicite cette conception hégélienne qui pose le primat de l'esprit sur la matière dans la réalisation de l'histoire en ces termes :

> L'histoire occupe au sein de la philosophie hégélienne une place fondamentale. Elle est le processus dialectique au travers duquel l'idée, d'abord inconsciente d'elle-même, puis actualisée en sa négation, se reconquiert pour accéder à la conscience de soi. L'histoire est avant tout pour Hegel la succession des hégémonies nationales et de leurs actualisations. Elle tend vers une libération de l'homme hors des contraintes de la nature et par là même vers une spiritualisation du monde (2001 : 59-60).

L'histoire est perçue chez Hegel comme un processus spatio-temporel à travers lequel, se *phénoménologisant*, c'est-à-dire devenant phénomènes, l'absolu, la raison ou l'esprit[8] se manifeste, se réalise ou s'autoréalise, en provocant des évènements, des actions, des bouleversements… Hegel écrira : « L'histoire universelle est la manifestation du processus divin absolu de l'Esprit dans ses plus hautes figures : la marche graduelle par laquelle il parvient à sa vérité et prend conscience de soi » (1965 : 97). Il y a, et cela apparaît dans les écrits de Hegel, selon la formule que nous empruntons à Jean Charles de Frontbrune, chez ce philosophe, une « transcendance de l'histoire » (1980 : 38). C'est-

[8]Ou encore Dieu pour nous exprimer plus simplement.

à-dire que l'histoire n'est pas, de par son origine, à proprement parlé, une production des hommes, même si, en apparence, c'est ce qui pourrait se laisser constater de prime abord. Ce ne sont pas eux qui la font véritablement.

Marx et Engels s'insurgent contre une telle conception *idéaliste* de l'histoire. Ils militent plutôt pour une conception *matérialiste* de l'histoire[9] dans laquelle ce sont les hommes et non les dieux[10] qui la font. Chez Hegel, la raison universelle[11], c'est-à-dire Dieu, *gouverne le monde*. C'est elle qui l'organise, lui donne sens. L'histoire elle-même n'étant que son œuvre, c'est-à-dire que les actes posés par les hommes de manière individuelle ou collective ne sont que des actes produits, guidés, orientés par l'esprit qui s'auto-réalise à travers ceux-ci. Hegel verra en Jules César, Alexandre le Grand et Napoléon 1er des figures illustratives de ce qu'il appelle les *grands hommes*, ou encore les *héros*, les *individus historiques*. En somme, comme le résume Emmanuel Carsin, chez Hegel, « le monde et l'histoire sont une *Révélation* de Dieu, au même titre que la Bible est une révélation de Dieu. Cela justifie bien sûr la métaphore de la lecture : le monde est une autre forme du texte par lequel Dieu se donne à connaître » (2007 : 17).

Marx et Engels réfutent une telle analyse. Pour eux, c'est l'homme lui-même, en tant qu'acteur de son existence, qui construit l'histoire et en fixe la fin, c'est-à-dire le but. C'est l'homme lui-même qui fait l'histoire. Ceci n'est ni l'œuvre, ni l'apanage d'un dieu ou d'un esprit supérieur. Et c'est par la lutte que l'histoire se fait. En quoi cette conception marxienne de l'histoire peut-elle encore inspirer les luttes émancipatrices africaines ?

2. La conception matérialiste de l'histoire comme ferment de l'émancipation africaine

2.1. La conception africaine de l'histoire : une centralité de la divinité

Le 04 mai 2024, le stade général Seyni Kountché de Niamey (Niger) a abrité un grand rassemblement de religieux musulmans organisé par le Rassemblement des Associations Islamiques pour le Développement et l'Appel (RAIDA) appelé *Wazin kassa* ou encore Prêche National. Le thème retenu pour cette édition était : « *L'amour de sa patrie, sa protection et son engagement pour son développement : un devoir naturel et religieux* ».

Ce grand rassemblement a vu la participation, non seulement du Premier Ministre du Niger[12], c'est-à-dire de l'autorité politique, des membres du Conseil National pour la Sauvegarde de la Patrie (CNSP)[13], mais également d'éminents *Ouléma* venus de Bénin, du Burkina Faso, du Mali, du Nigéria et du Togo. Parmi les recommandations issues de cette rencontre et qui intéressent particulièrement notre réflexion figurent les trois points suivants : la nécessité de changer de gouvernance politique et de revenir à *Allah*, la

[9] Appelée aussi *matérialisme historique*.
[10] Ou un esprit.
[11] A ne surtout pas confondre avec la raison comme faculté d'analyse, de réflexion, de discernement, de distinction entre le vrai et le faux. Mais, à saisir plutôt comme une réalité supérieure que l'on pourrait nommer sans trop trahir la pensée de Hegel : Dieu.

[12] Lamine Zeine Ali Mahaman
[13] Le Conseil National pour la Sauvegarde de la Patrie (en abrégé CNSP) est le nom que s'est donnée l'institution militaire qui a pris le pouvoir par un coup d'État depuis le 26 juillet 2023, renversant le président Mohamed Bazoum. Il est dirigé par le général Omar Tchiani qui assume également les fonctions de Chef de l'État.

construction de nouveaux citoyens conformément aux règles de l'Islam et la réforme du système éducatif afin que celui-ci produise la pensée de Dieu.

Bien évidemment d'autres recommandations figurent dans le projet du Rassemblement des Associations Islamiques pour le Développement et l'Appel (RAIDA) comme la suppression de la laïcité au Niger, l'exhortation à la connaissance du divin et à la maîtrise des techniques…

Ce qui nous interpelle particulièrement dans ce projet c'est l'introduction *bien africaine* de la divinité dans l'histoire. Nous disons *bien africaine* car cette idée apparaît certes dans les États africains à majorité musulmane, mais également dans ceux qui sont à majorité chrétienne. Il y a, dans les deux cas, l'idée que les choses se passent dans l'espace et dans le temps selon la *volonté de Dieu*. Autrement dit, que l'histoire, malgré tout, au-delà des apparences, est le fait de Dieu, dans les systèmes monothéistes, et des dieux, dans les systèmes polythéistes.

Cette conception rejoint (sur ce point singulier) la conception hégélienne, et même quelque peu la position kantienne développée dans *Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique*. Kant y estime par exemple que l'histoire possède « un fil conducteur » (2009 : 9) et que les évènements s'y produisant ne s'organisent qu'autour de ce *fil conducteur* établi par la nature elle-même. Il commence son ouvrage par cette formule qui résume parfaitement le reste de sa réflexion :

> Quel que soit le concept que, du point de vue métaphysique, on puisse se faire de la *liberté du vouloir*, il reste que les *manifestations phénoménales* de ce vouloir, les actions humaines, sont déterminées selon les lois universelles de la nature, exactement au même titre que tout évènement naturel. L'histoire, qui se propose de raconter ces manifestations phénoménales, quelle que puisse être la profondeur en laquelle sont cachées leurs causes, donne cependant à espérer qu'en considérant *globalement* le jeu de la liberté du vouloir humain elle peut y découvrir un cours régulier (2009 : 7).

Pour revenir à l'Afrique noire, il appert que, par le fait de leur religiosité (musulmane, chrétienne, et même antecoloniale, c'est-à-dire locale ou autochtone), la très grande majorité d'Africains considèrent que l'histoire se déroule *toujours* selon la *volonté de Dieu* ou des dieux. C'est-à-dire que les évènements, les actions, les naissances comme les décès, les réussites personnelles ou collectives, les échecs personnels ou collectifs… tout cela n'est que la manifestation de la volonté d'un ou des esprits supérieurs, invisibles. Cela ne dépend pas, *in fine*, de l'homme.

Cette conviction soutient l'idée que le sujet, c'est-à-dire l'individu, n'est qu'un simple élément d'un ensemble plus vaste qui est régulé ou organisé par un esprit supérieur (un Dieu) et, dans ces conditions, les choses[14] n'arrivent que selon *sa volonté*. C'est une croyance fortement ancrée dans le champ de représentations des individus issus des cultures africaines et qu'il est très difficile d'extraire. Dans ces sociétés, quand on veut quelque chose, on peut certes travailler soi-même, mais il faut toujours demander à Dieu ou aux dieux puisque c'est lui (ou eux) qui l'accorde à la fin. L'individu ne réussit pas par ses seuls efforts : il réussit grâce à ses efforts et à l'aide de ou des esprits supérieurs.

[14] Les naissances, les décès, les réussites, les échecs…

Bohumil Holas évoque à titre illustratif dans *Les dieux d'Afrique noire* le cas des Krou[15] en ces termes :

> Le concept d'une puissance suprême qui ordonne l'existence matérielle des êtres vivants se trouve nettement formulé chez les peuples libériens tels que les Krou. Cette puissance suprême, nommée *Nionswa, ou Nieswa*, tout en pénétrant la pensée quotidienne et commandant aux actions de l'homme, demeure pourtant insaisissable, à cause de son immensité même ; pour l'atteindre, les humains ont recours aux divers intermédiaires divins calqués sur le Grand modèle, qui supportent désormais toute liturgie opérationnelle, grâce à leurs identités précises (1968 : 24-25).

Il poursuit parlant cette fois-ci[16] des Senoufo[17] :

> Les interventions de cette déité du plus haut degré dans la destinée des hommes sont fréquentes et décisives mais souvent mal perceptibles.
> L'Essence suprême du panthéon senoufo, conçue sous une forme éminemment abstraite, remplit littéralement le cosmos, tout en étant immanente aux hommes, aux animaux et aux choses : elle conditionne leur existence matérielle et leur donne un sens (1968 : 27).

Le roman intitulé le *Cercle des Tropiques* de Alioum Fantouré met très bien scène, soit à travers le personnage de Bohi Di[18], ou encore à travers d'autres acteurs que celui-ci rencontre au cours de ses péripéties (à l'instar du vieux Wali Wali), ce fait pour l'Africain de considérer généralement que les évènements se déroulent dans le cadre spatio-temporel selon la *volonté de Dieu*. Alioum Fantouré narre ainsi :

> Tout ce bazar était fréquenté du matin au soir par une légion de mouches que les vendeurs ne se donnaient plus la peine de chasser. Et pourtant ils n'étaient pas tristes. Il y avait dans leurs yeux une lueur d'espoir. Il suffisait qu'un client s'arrête, qu'il marchande, qu'une denrée s'enlève pour qu'on entende : *Dieu l'a voulu* (1972 : 77).

Faire de Dieu ou des dieux le ou les maîtres de l'histoire, de la succession des évènements, est certainement une disposition psychologique ou encore une croyance est utile. Car elle permet de mieux supporter les difficultés de la vie en se réfugiant derrière une réalité supérieure, un arrière monde, qui serait *in fine* responsable de tout, des échecs des uns comme des réussites des autres. Elle apaise certainement ceux qui souffrent. Toutefois, elle porte le défaut de déresponsabiliser l'individu. Elle porte le défaut de maintenir l'homme, c'est-à-dire ici les Africains qui y croient, pour reprendre le mot de Kant, dans un *état de minorité*. C'est à ce niveau que la conception matérialiste de l'histoire tranche avec les conceptions africaines et peut inspirer les luttes émancipatrices de ce continent.

2.2. Le matérialisme historique : des éléments d'inspiration pour les luttes émancipatrices africaines

Depuis le XVe siècle, siècle des premiers contacts avec les Européens, jusqu'à ce XXIe siècle, l'Afrique noire subit la domination politique, économique, technique et culturelle de l'Europe et des États-Unis d'Amérique. Bien qu'émaillées par de nombreux

[15] Peuple vivant en Côte d'Ivoire, au Ghana et au Libéria.
[16] Nous aurions pu étayer notre affirmation en prenant pour exemple d'autres groupes ethniques. Cependant, les exigences méthodologiques nous obligent à circonscrire.
[17] Peuple présent en Côte d'Ivoire, au Burkina Faso et au Mali.
[18] Le personnage principal de ce roman.

actes de résistance, de bravoure et de défiance[19] vis-à-vis de l'autorité coloniale et, plus tard de l'autorité néocoloniale, les luttes émancipatrices africaines, tardent à concrétiser les rêves de démocratie, de souveraineté, de meilleur-vivre, qu'elles portent depuis les débuts de la pénétration occidentale en Afrique noire. Cela est singulièrement le cas dans l'Afrique noire dite francophone. Dès lors, il convient de reconsidérer le *modus operandi* et s'inspirer de ce que le matérialisme historique peut offrir comme éléments de mobilisation, de résistance et de dépassement. De nombreux points développés par Marx et Engels dans le cadre du matérialisme historique peuvent inspirer la jeunesse africaine. Toutefois, dans le cadre de cette réflexion, nous n'en retiendrons que trois : l'affirmation de la responsabilité africaine, la recherche de la connaissance et la production d'utopies. Ces trois éléments en eux-mêmes posent déjà l'impérieuse nécessité de relire Marx et Engels en Afrique noire.

L'affirmation de la responsabilité africaine exige que les jeunes africains partent du postulat selon lequel les hommes sont totalement responsables de ce qu'ils font et des conditions socio-économiques et politiques dans lesquelles ils vivent. Cela, dans la droite ligne de la conception marxienne qui considère que ce sont les individus singuliers et collectifs qui construisent l'histoire, la font et en fixent la fin. Les hommes sont les maîtres de leur histoire et c'est eux-mêmes qui la construisent au quotidien par leurs efforts. S'ils n'y parviennent pas, ce n'est de la responsabilité ni Dieu, ni d'aucune autre réalité spirituelle. L'histoire de l'Afrique est de la responsabilité des Africains qui, par la production (économique, intellectuelle, technologique…) doivent transformer eux-mêmes leur continent et les différents États qui le composent. Cela n'est pas de la responsabilité d'un esprit, aussi absolu, malin ou maléfique, soit-il. Si le continent est en incapacité de garantir un mieux-être économique, intellectuel, politique à sa jeunesse dont un grand nombre choisit malheureusement le chemin de l'émigration[20], ce n'est pas parce que c'est la *volonté de Dieu*. C'est plutôt parce que le contexte africain, accepté par les Africains (dont une partie de la jeunesse préfère fuir par l'émigration au lieu de l'affronter), a été incapable de produire et de leur offrir des alternatives crédibles[21].

Porter soi-même pleinement la responsabilité de son existence et en évacuer la divinité ou les esprits, c'est une idée extraordinaire qui, dans le contexte africain, suppose une véritable révolution psychologique. Cette idée marxienne vise à pleinement fixer les

---

[19] Nous pensons aux nombreuses révoltes négro-africaines qui ont eu lieu en Afrique noire contre la pénétration coloniale européenne et qui sont malheureusement peu connues. Ne pouvant pas toutes les citer, nous conseillerons à titre illustratif la lecture des deux livres suivants : 1/ Nzabakomada-Yakoma (R.), *L'Afrique centrale insurgée : la guerre du kongo-wara 1928-1931*, Paris, L'Harmattan, 1986 et 2/ Ratanga-Atoz (A.), *Histoire du Gabon : des migrations historiques à la République (XVe - XXe siècle)*, Paris, Les Nouvelles Editions Africaines, 1985.

[20] Émigration continentale et transcontinentale.

[21] Certains intellectuels et activistes africains pourront toujours mettre en avant le fait que nos États et nos dirigeants soient pris en otage par des intérêts étrangers ou encore des puissances extra africaines. Ce qui, pour nous, constitue une forme de déresponsabilisation, c'est-à-dire une négation de notre responsabilité en tant qu'humains comme les autres. C'est, à la limite, insultant pour nous-mêmes de mettre cela en avant car ce faisant nos reconnaissons notre infériorité.

Nous estimons néanmoins pour notre part que même dans ces conditions, la première responsabilité à interroger est celle des dirigeants africains – la deuxième responsabilité à interroger étant celle des peuples - car, en acceptant par contrainte, intérêt ou adhésion, ils font malgré tout un choix. C'est-à-dire qu'ils engagent leur responsabilité historique. Même dans la pire des tyrannies, on peut encore dire : « non ». Il est vrai que cela n'est pas sans risque, mais l'on est encore libre d'affirmer son opposition.

jeunes africains dans l'espace et le temps, c'est-à-dire dans l'histoire, ainsi qu'à leur faire comprendre que c'est par la lutte que l'on s'émancipe et qu'on accède, dans « la mesure du possible », comme dirait Aristote, à l'absolue réalisation de soi. La liberté, comme la jouissance de conditions de vie dignes, ne s'obtient que par la lutte et non par la résignation : telle est la vérité de l'histoire.

Afin que l'homme soit totalement créateur et libre, Marx et Engels ont évacué Dieu (ou les dieux) de ses représentations. Ils ont, comme Nietzsche avant eux, encouragé la *mort* des religions et de Dieu[22]. Les sociétés africaines, profondément imprégnées de spiritualité, ne sont pas tenues d'évacuer les divinités de leur champ de représentations. Nous ne militons pas non plus pour un athéisme, mais plutôt, reprenant une expression nietzschéenne, pour une *métamorphose de l'esprit*. Par contre, les jeunes africains doivent considérer que si Dieu ou les dieux les ont mis sur terre, ce n'était plus pour les rechercher ; mais plutôt pour qu'ils y réalisent pleinement, *hic et nunc*, leur humanité. Ce qu'il faut à l'Afrique, c'est une théologie de la libération, et non une théologie de la résignation.

C'est dans cette optique de *l'assumation* de son existence que le matérialisme historique fait de la connaissance un élément fondamental. Pour Marx et Engels, on ne peut engager de lutte pour l'affirmation de son existence et pour la réalisation de soi, si l'on est inculte. Cette évidence peut inspirer les luttes émancipatrices africaines.

Pour Marx et Engels, nulle lutte, nulle résistance, ne peut s'effectuer efficacement et aucune histoire ne peut être réalisée sereinement si les individus sont ignorants des choses, des évènements, des technologies… L'inculture ne peut ouvrir à aucune réalisation de l'histoire et l'inculte ne peut faire aucune histoire. C'est en cela que Maximilien Rubel considère, dans *Karl Marx, essai de biographie intellectuelle*, le matérialisme historique comme un « instrument de connaissance et d'explication de la réalité sociale et historique » (1957 : 171). Car, avec le matérialisme historique, il s'agit pour Marx de comprendre la réalité sociale, politique et économique en menant une étude historique autrement dit, en prenant appui sur l'histoire concrète, en demeurant *pratique*. Le but étant, de faire accéder, par l'histoire et par la philosophie, l'ouvrier inculte à la connaissance et au savoir.

Dans l'analyse marxienne, la connaissance, non seulement produit un individu conscient intellectuellement, un citoyen éveillé, mais, de plus ouvre nécessairement la voie à l'action, particulièrement à l'action révolutionnaire. Aussi, chez Marx et Engels, tandis que l'inculture nuit gravement aux intérêts des prolétaires, la connaissance par contre porte l'effet contraire : elle ouvre la voie à la lutte en vue de l'amélioration des

[22] Dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, Nietzsche (par le biais de Zarathoustra, personnage principal du livre) écrit ceci : « Ne vas pas auprès des hommes, reste dans la forêt ! Retourne plutôt auprès des bêtes ! Pourquoi ne veux-tu pas être comme moi, – ours parmi les ours, oiseau parmi les oiseaux ? » « Et que fait le saint dans les bois ? » demanda Zarathoustra. Le saint répondit : « Je compose des chants et je les chante, et quand je fais des chants, je ris, je pleure et je murmure : c'est ainsi que je loue Dieu. Avec des chants, des pleurs, des rires et des murmures, je rends grâce à Dieu qui est mon Dieu. Cependant quel présent nous apportes-tu ? » Lorsque Zarathoustra eut entendu ces paroles, il salua le saint et lui dit : « Qu'aurais-je à vous donner ? Mais laissez-moi partir en hâte, afin que je ne vous prenne rien ! » – Et c'est ainsi qu'ils se séparèrent l'un de l'autre, le vieillard et l'homme, riant comme rient deux petits garçons. Mais quand Zarathoustra fut seul, il parla ainsi à son cœur : « Serait-ce possible ! Ce vieux saint dans sa forêt n'a pas encore entendu dire que Dieu est mort ! » » (1963 : 19-20).

conditions de vie, c'est-à-dire de l'écriture de l'histoire. Elle est, dans ces conditions, une propédeutique à la réclamation et à l'affirmation par l'action de ses droits légitimes.

Afin de parler en connaissance de cause, de savoir clairement contre quoi véritablement elle veut s'émanciper, et les aspirations auxquelles elle a légitimement droit, il est indispensable que la jeunesse africaine s'instruise et développe l'esprit critique. On ne peut penser déconstruire un système, en montrer les limites et les failles, que si l'on sait d'abord exactement comment celui-ci fonctionne. De plus, l'émancipation n'est qu'une étape. Après celle-ci, il va falloir construire, produire, organiser, être en capacité de relever les défis auxquels on serait confrontés. C'est en cela que Cheikh Anta Diop recommandait à la jeunesse africaine de « s'armer de science jusqu'aux dents » parce que c'est par là que se trouve l'une des clés de l'émancipation politique, économique, intellectuelle, culturelle du continent africain[23].

Le dernier point contenu dans la conception marxienne de l'histoire et qui peut inspirer les luttes d'émancipation africaine est la production d'utopies. La pensée marxienne a produit ses utopies, notamment l'abolition de la société capitaliste et l'instauration, après le passage par la société socialiste, de la société communiste, société dans laquelle les hommes vivraient libres et dans l'équité. C'est un projet et bien évidemment qui ne s'est toujours pas réalisé. Toutefois, la simple idée d'une société sans classes faite de liberté et de justice a mobilisé tout au long de l'histoire des populations entières en Europe, en Amérique, en Asie et même en Afrique. Cette utopie, le communisme, en tant que « réalité de l'ailleurs » (1987 : 40), selon la formule de Simone Goyard-Fabre dans sa présentation de *L'utopie* de Thomas More, a fait rêver des milliers d'hommes et de femmes de par le monde qui y ont cru et dont certains sont morts pour la défendre. Ce qui est intéressant dans les utopies, c'est que quand l'homme y croit, il peut se surpasser, se transformer, sans crainte. C'est cette dimension que Bronislaw Baczko met en exergue lorsqu'il écrit dans *Lumières de l'Utopie* : « L'utopie est une réponse donnée aux inquiétudes, espoirs et rêves inassouvis du siècle ; elle apparaît aussi comme une limite vers laquelle tendent la réflexion et l'imagination, comme une dimension cachée d'une idée, comme l'horizon lointain d'une recherche (1978 : 37-38).

Or, les intellectuels africains sont en mal de production d'utopies[24]. Après le mouvement de la négritude et celui du panafricanisme qui étaient, dans une certaine mesure, aussi des utopies, c'est comme si, sur cette question particulière, dans l'élite intellectuelle africaine « la prodigieuse dynamique de la pensée » (1987 : 64) s'est assoupie. Les grandes idées dont l'ambition est d'agglomérer les masses de toutes les contrées d'Afrique noire et de les porter vers une espérance dynamique, mobilisatrice, tardent à se faire jour. Les mouvements d'émancipation africaine actuels semblent agir par réaction contre l'Occident en particulier. C'est certainement bien, mais cela ne peut faire rêver. Or, il faut du rêve pour mobiliser. En s'inspirant du matérialisme historique en ce qu'il est porteur, non seulement d'un projet de liberté à travers l'avènement de la société communiste, mais aussi et surtout de fixation de l'individu dans l'espace et le

[23] Ils doivent bien évidemment s'intéresser à l'Égyptologie, à l'histoire du continent africain, à celle des autres continents, à la géographie de l'Afrique et du monde, à l'économie, à la philosophie, aux relations internationales, au droit international, à la psychologie, aux mathématiques, à l'informatique, à l'Intelligence Artificielle, à la biologie, à la physique-chimie, aux sciences de l'ingénierie, à l'informatique, à l'ingénierie des systèmes complexes, aux sciences de la mer, aux sciences et techniques nucléaires…

[24] Sur la question particulière de la production d'utopies continentales.

temps en tant que producteur de l'histoire, de transformateur des sociétés, ces mouvements peuvent reconstruire les imaginaires des populations africaines en fécondant des utopies de libération : exactement comme l'ont fait Marx et Engels.

Conclusion

Au terme de notre réflexion, il convient de reprendre le débat d'où nous sommes partis : Qu'est-ce que l'histoire chez Marx et Engels ? Est-il utile, encore aujourd'hui en Afrique noire, de lire Marx et de s'en inspirer sur la question particulière de l'histoire ? L'histoire chez Marx et Engels, nous l'avons expliqué, se présente comme la somme des actes de production individuelle et collective se déroulant dans le « monde sensible » (2003 : 47) ou encore dans l'espace et le temps. Elle n'est donc pas une abstraction. Ces actes sont le fait de l'homme car l'histoire est une activité des hommes et non des dieux ou de Dieu. Chez Marx et Engels, ce ne sont pas les dieux ou Dieu qui inspirent l'histoire, comme chez Kant[25] et Hegel[26], mais les hommes. Ce sont eux qui la font : elle est une activité purement humaine et c'est l'homme qui en fixe la fin. Dans une Afrique noire en mutation certes, mais pas encore arrivée au terme de son processus d'émancipation, la conception marxienne de l'histoire peut servir d'élément catalyseur. Elle peut aider à libérer les consciences africaines des lourdeurs et des limites qui les aspirent vers le bas. Car, elle nous enseigne que l'homme est un être de liberté et que par conséquent il est le maître de ce qu'il est et de ce qu'il fait. Nulle tutelle ne doit s'imposer à lui sans son consentement au risque d'en faire un individu aliéné. La lutte dans ce cas devient l'élément central de la manifestation ou de l'affirmation de soi dans l'espace et dans le temps. Ployant sous le joug des multiples dominations, la jeunesse africaine doit pouvoir, dans la relecture des œuvres de Marx et d'Engels, et notamment dans leur conception de l'histoire, trouver en ce XXIe siècle, des motifs d'espérance qui permettent à tous et à chacun de comprendre que l'avenir appartient à ceux qui luttent, produisent, et non à ceux qui se résignent et tendent la main ou la joue. C'est l'homme lui-même qui produit l'histoire et non les dieux.

Bibliographie

Ouvrages

BACZKO B., 1978, *Lumières de l'Utopie*, Paris, Payot, 416 p.
CARSIN E., 2007, *Marx, l'action et l'histoire*, Paris, Éditions Ellipses, 112 p.
DOUSSOT M., 2001, *Philosophie de l'histoire, Marx et Hegel*, Paris, Éditions France Loisirs, 768 p.
ENGELS F., 1928, *Principes du communisme*, Paris, Bureau d'éditions, 32 p.
ENGELS F., 1968, *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, Paris, Éditions Sociales, 54 p.
FANTOURÉ A., 1972, *Le Cercle des Tropiques*, Paris, Présence Africaine, 311 p.
FONTBRUNE J.-C. de, 1980, *Nostradamus, historien et prophète*, Monaco, Éditions du Rocher, 574 p.
HEGEL G.W. F., 1965, *La raison dans l'histoire*, Paris, Librairie Plon, 312 p.
HOBBES T., 2000, *Léviathan*, Paris, Gallimard, 1027 p.

[25] Cf. la position développée par Emmanuel Kant dans *Kant, Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique.*
[26] Cf. la thèse soutenue par Friedrich Hegel dans *La raison dans l'histoire* et la *Phénoménologie de l'esprit*.

HOLAS B., 1968, *Les dieux d'Afrique noire*, Paris, Librairie Orientaliste Paul Geuthner, 27 p.
KANT E., 2009, *Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique*, Paris, Gallimard, 125 p.
MARX K. et ENGELS F., 1972, *La Sainte Famille*, Paris, Édition Sociales, 254 p.
MARX K., 1972, *Manuscrits de 1844*, Paris, Éditions Sociales, 139 p.
MARX K., 1976, *Le Dix-huit Brumaire de Louis Bonaparte*, Paris, Éditions Sociales, 156 p.
MARX K. et ENGELS F., 1998, *Le Manifeste du parti communiste*, Paris, Flammarion, 206 p.
MARX K. et ENGELS F., 2000, *Introduction à la critique de la philosophie du droit de Hegel*, Paris, Ellipses, p. 198.
MARX K. et ENGELS F., 2003, *L'idéologie allemande*, Paris, Nathan, 128 p.
MORE T., 1987, *L'utopie*, Paris, Flammarion, 248 p.
NIETZSCHE F., 1963, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Mercure de France, 336 p.
ROUSSEAU J.J., 1971, *Discours sur l'origine et le fondement des inégalités parmi les hommes*, Paris, Garnier-Flammarion, 249 p.
RUBEL M., 1957, *Karl Marx, essai de biographie intellectuelle*, Paris, Librairie Marcel Rivière, 463 p.
SOUDAN F., 1987, *Mandela l'indomptable*, Paris, Jeune Afrique, 187 p.

Article

D'HONDT J., 1986, « Le droit et la liberté de la personne selon Marx », in *Droit et liberté selon Marx*, (sous la direction de Guy Planty-Bonjour) Paris, Presses Universitaires de France, 224 p.